

Liberté

Note sur une architecture inexistante

Yves Préfontaine

Volume 4, numéro 24, juin–juillet 1962

URI : id.erudit.org/iderudit/30184ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Préfontaine, Y. (1962). Note sur une architecture inexistante. *Liberté*, 4(24), 478–480.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Note sur une architecture inexistante

*“Que prenne fin l'exil en la terre étrangère! Non de ceux
qui sont étrangers sur une terre étrangère,
ni étrangers parmi les étrangers
mais de celui qui est étranger parmi les siens...”*

Ces vers du poète juif français Benjamin Fondane, assassiné par les Nazis à la fin de la dernière guerre, suffiraient, pour qui saurait les entendre, à rendre claire la courte réflexion suivante. On a beaucoup parlé d'exil, de solitude dans notre littérature. En dépit d'une exorcisation progressive de ce mythe, il est plus que probable que nous continuerons d'en parler encore. On ne guérit pas comme un rhume une maladie enracinée dans les os d'une collectivité entière. Et pour prendre, sur le plan littéraire, la proportion d'un mythe, notre solitude n'en est pas moins réelle. Mais voilà, je ne veux pas parler littérature. D'ailleurs je n'aime pas parler littérature, peut-être parce que j'ai la prétention d'en faire...

L'exil dont je veux parler est à cent lieues de l'abstraction poétique. Il est concret, tangible. On le sent nous pénétrer sitôt qu'on met dehors le bout des pieds. Je veux parler de l'exil que beaucoup éprouvent au coeur même de notre ville, au coeur de Montréal; je veux parler de cet intolérable sentiment d'isolement que chacun d'entre nous peut éprouver avec plus ou moins d'acuité selon son tempérament, en déambulant dans les rues de notre “belle métropole”, (aurait dit un ancien maire de Montréal devenu étrangement silencieux...).

Je ne veux pas après tant d'autres, insister sur l'horreur des villes modernes qui, déjà au siècle dernier, nourrissait le spleen masochiste de Beaudelaire. Mais sur l'absence d'âme, sur le vide spirituel, sur leur vacuité bourdonnante qui marque notre ville, et ce, particulièrement sur le plan architectural. Il n'est point nécessaire d'être architecte ou urbaniste pour que nous échoit le droit de pointer du doigt ces cancers de béton qui envahissent la métropole. Et loin de moi l'idée de parler d'un sujet que je ne connais pas. En revanche, ce qui me concerne comme cela nous concerne tous, c'est de sentir le peu d'âme qu'il y avait dans notre ville annihilée par tous ces monstres anonymes que l'on est à bâtir contre toute logique, contre toute psychologie élémentaire, laquelle, s'ils en avaient quelque notion, pourrait faire comprendre à nos dirigeants que la vue de formes nouvelles mais équilibrées est plus nécessaire à un homme que l'ébahissement brutal et fragile qu'il peut éprouver devant un "Empire State Building" ou une "Place Ville-Marie". D'aucun gloussent de contentement devant la prolifération de gratte-ciel impersonnels que l'on fiche un peu partout rue Dorchester et rue Sherbrooke. Personnellement, ça me dégoûte. Et ce qui me console, c'est que je ne suis pas le seul. L'ayant été, j'aurais pu croire à une mésadaptation foncière de ma part à l'univers urbain, et je me serais gardé de faire part à quiconque de mes impressions. Mais nous sommes plusieurs à éprouver le même sentiment d'écrasement devant cette ville qui nous devient de plus en plus lointaine, à mesure que les intérêts de l'extérieur y installent leurs parasites pour le moins voyants.

Je n'ai pas beaucoup voyagé. Juste assez par contre pour comprendre que certaines villes ont une âme, d'autres pas. On a trop parlé de Paris pour que j'y revienne. Mexico, malgré sa dureté, se révèle une femme solaire à séduire. New-York est un monstre, même c'est un monstre vivant. Même San Antonio au Texas est nimbé d'un charme étrange. Et pourtant c'est une ville américainel La vérité est, que le problème de l'anonymat croissant de Montréal est directement lié au problème de l'identité du Canada français tout entier. Or une chose me peine particulièrement. J'ai ouï dire que certains professeurs de l'école d'Architecture avait prôné le développement d'une "architecture nationale", adaptée, sur tous les plans, à notre milieu, à notre climat. Se sont-ils heurtés à l'indifférence des élèves, à la veulerie des autorités? Toujours est-il qu'on peut longtemps chercher dans notre "belle province"

quelque chose qui nous ressemble un tant soit peu. Et New-York continue de fournir à Montréal ses architectes-automates pour les réalisations les plus considérables qui doivent se faire *chez-nous*. N'oublions pas que nous sommes en terre d'Amérique, tombeau des idées dont l'efficacité ne se révèle pas au premier coup si ce n'est tombeau des idées tout court, mais pépinière inépuisable des idées toutes faites...

Quand je parle d'architecture nationale, on aura compris que je donne au mot son sens français que le Nouveau-Parti a d'ailleurs accepté. Preuve que nos voisins de l'Ouest n'ont pas complètement perdu ce sens aigu de la diplomatie qui n'est pas la moindre arme de leurs grands frères insulaires... Car sinon, nous verrions-nous dans l'obligation de créer une Architecture bilingue? Au fait, n'est-ce pas là le drame de Montréal et de sa population majoritaire, la grisaille d'un unilinguisme à sens unique, d'un monoculturalisme agressif, béatement dirigé par les abrutis que nous sommes? Montréal me fait l'effet d'une ville occupée où l'on s'empresse de bâtir des édifices gris, fonctionnels, qui serviront à administrer les revenus que l'on tire de nos forêts, de nos mines, de nos portefeuilles et de notre bêtise. Mais un espoir surnage au-dessus du fleuve que nous avons laissé camouflé derrière les treuils et les élévateurs, au-dessus de la montagne que nous avons laissé saboter, celui que naît une architecture vraiment d'ici, nous reflétant comme commence de nous refléter notre poésie et notre peinture, une architecture qui soit le prolongement de notre être en parturition. Si l'on juge l'arbre à ses fruits, on juge un peuple à ses oeuvres.

Que prenne fin l'exil en cette terre nôtre que nous faisons étrangère, où l'on cravache notre dignité d'homme québécois à coups de gratte-ciel anonymes, quand ce n'est pas à coups de presbytères plus vastes que des temples.

Yves PRÉFONTAINE